

THÉÂTRE

VARIA

REVUE DE PRESSE



CARNAGE

Hélène Beutin, Clément Goethals - La FACT

11.02 > 22.02

CONTACT

helene.clement.fact@gmail.com

CARNAGE

On y danse, on y hurle, on y pleure, on y rit, mais surtout on y sublime le désespoir.

Theatron, Louise Renard

Presse audiovisuelle

Radio Campus, ... le matin, Hugo Littow et Chloé, interview de Hélène Beutin & Clément Goethals, 19 février 2020

RTBF - La Trois, KIOSK, agenda, 14 février 2020

BX1, LCR, David Courier, interview de Angèle Baux Godard & Clément Goethals, 10 février 2020

BX1+, Fabrice Grosfilley et David Courier, interview de Angèle Baux Godard & Clément Goethals, 10 février 2020

Radio Panik, Screenshot, Palmina Di Meo, interview de Angèle Baux Godard & Clément Goethals, 2 février 2020

Presse écrite

Theatron, Louise Renard, 12 février 2020

RTBF.be, Christian Jade, 22 février 2020

Suricate magazine, Loïc Smars, 17 février 2020

Varia, Aurélia Noca, interview de Hélène Beutin & Clément Goethals, 2 février 2020

19 février 2020 – Hugo Littow et Chloé



Hélène Beutin et Clément Goethals, membres de la FACT et metteurs en scène de Carnage expliquent comment ils ont porté jusque sur les planches du théâtre Varia toute la solitude et la rage de la jeunesse d'aujourd'hui.

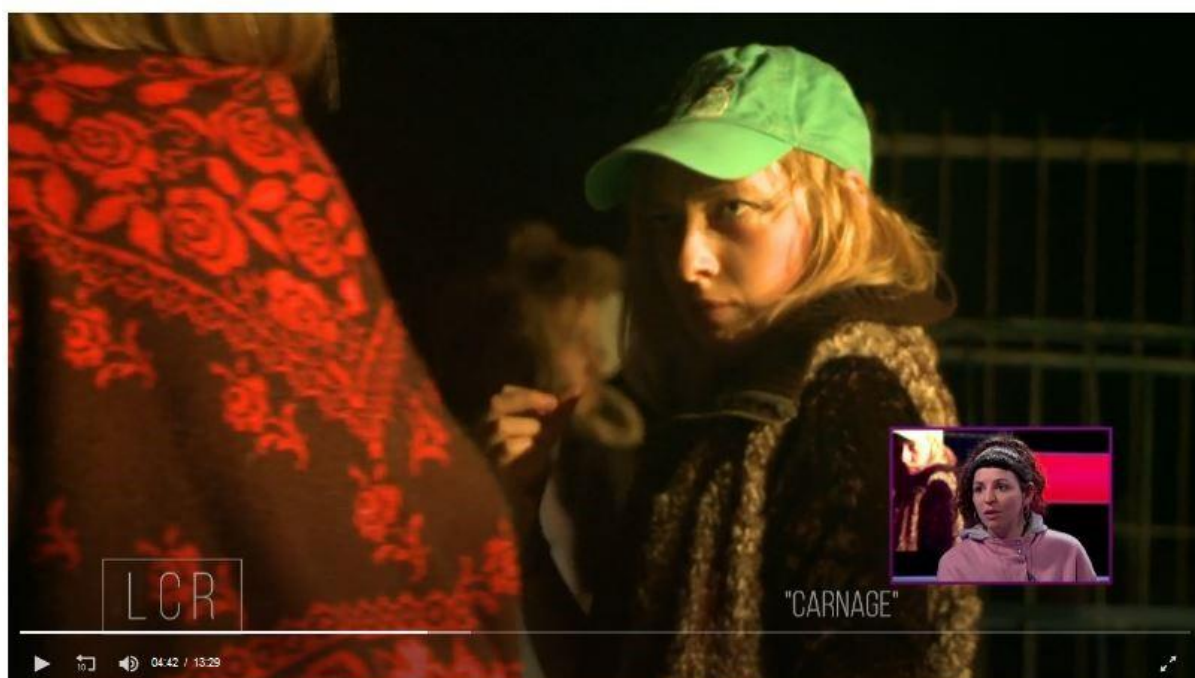
<https://www.mixcloud.com/radiocampusbruxelles/le-matin-du-mercredi-19fe%C3%A9vrier-2020/>

(à partir de 1h45min d'émission)

« CARNAGE c'est le cri du jeune chien enragé dans la nuit. C'est l'ennui, le bruit, la folie. Ces âmes errent. Six d'entre elles nous transmettent un message, leur message. Du fond de la nuit, leurs cris de désespoir résonnent et disparaissent comme ces corps qui traversent cet espace désaffecté, un lieu d'errance et de fête. La communication est rompue. Ce sont des bruits sourds ou une musique assourdissante. Et puis ces cris. Ensemble mais seuls. Ça croque dans les canettes, ça shoote dans les débris. La bière jaillit, des cigarettes se consomment frénétiquement. Des corps se tordent et s'évaporent. CARNAGE c'est comme une plainte, un refrain... Sans fin. Traîner, fumer, boire, crier et tomber. Traîner, fumer, boire, crier et tomber. »

10 février 2020 – David Courier

LCR – Angèle Baux Godard et Clément Goethals



Diffusion

Ce lundi dans Le courrier recommandé, David Courier reçoit Angèle Baux Godard et Clément Goethals pour parler de la pièce "Carnage" qu'ils vont jouer au Théâtre Varia.

10 février 2020 de 17:36 à 17:50

<https://bx1.be/emission/lcr-angele-baux-godard-et-clement-goethals/?theme=classic>



SCREENSHOT

AGENDA CULTUREL

RÉVOLUTIONS INTIMES

DIFFUSION

DIMANCHE 02 FÉV 2020 À 10:00



Création de "Carnage" au Varia - 11 au 22 février.

Sur scène, six jeunes (et une dizaine de figurants) aux personnalités multiples se rassemblent dans une zone périurbaine. Ils ressemblent à des chiens errant dans la nuit et le froid, abandonnés et frustrés, autant pétris de désillusions que débordants de rêves, de vie, de désirs et de rage. Leur état de tension proche de l'explosion, leur fébrilité, leur agitation, est comme le signe d'un ralliement. Ils sont là, réunis à la fois par un même besoin de montrer leurs crocs au monde et de crier leur désir d'exister.

Hélen Beutin et Clément Goethals saisissent ces destins fracassés et ces élans d'existence de jeunes qui se brûlent de trop vouloir brûler. Dans un système de plus en plus individualisé où chacun doit trouver sa place et où la plupart des jeunes ne sont plus en harmonie avec les valeurs normatives de socialisation, pourquoi ceux-là sont rejetés, ignorés, font peur ? Est-ce uniquement pour des raisons de codes et de comportements ?

Avec en studio: Clément Goethals et **Angèle Baux**. <https://varia.be/carnage/>
<http://www.ciefact.com/Compagnie.html>

L'émission complète : <https://www.radiopanik.org/emissions/screenshot/2-fevrier-2020/>

L'interview de CARNAGE : <https://soundcloud.com/user-898548471/carnage>

Carnage, Varia [théâtre]

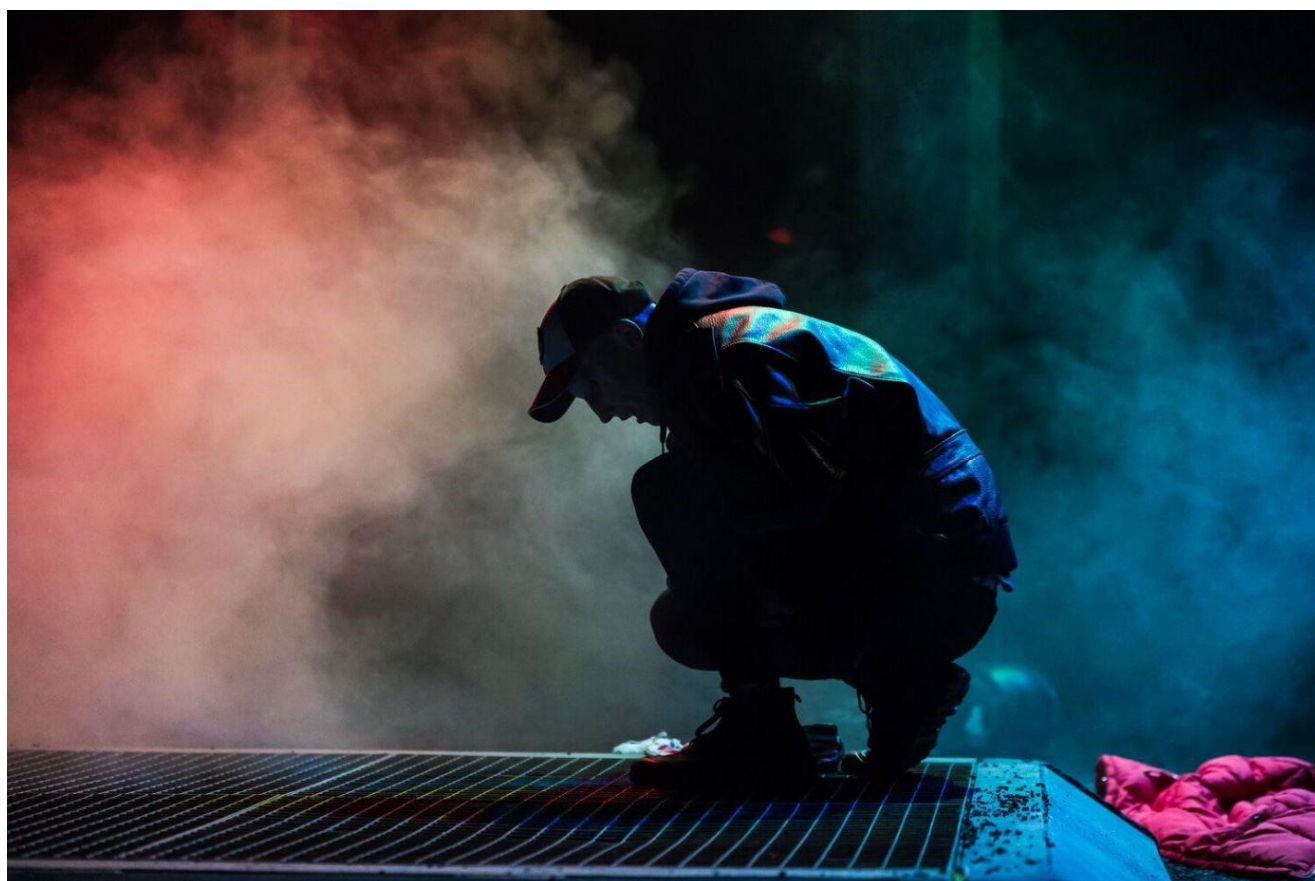
12 février 2020 – Louise Renard

Touchant la corde sensible de la jeunesse à la fois immobilisée et en colère, *Carnage* est un spectacle palpitant mis en scène par Hélène Beutin et Clément Goethals qui se joue du mardi 11 au samedi 22 février au Varia. On y danse, on y hurle, on y pleure, on y rit, mais surtout on y sublime le désespoir.

Dans une scénographie qui évoque le pied d'un barrage quelques part dans une zone périurbaine, gravier au sol jonché de cigarettes et de cannettes, deux grands bouches d'aération finissent de former ce décor de *rave*. Ce n'est pas vraiment apocalyptique, c'est simplement là. Sommes-nous avant la soirée ou après ? Est-ce déjà fini ou est-ce que ça doit encore commencer ?

Six personnages vont évoluer dans cet univers et formuler autant qu'ils peuvent leurs craintes. Une première (Lucile Charnier) en silence, les genoux tremblant seule dans l'espace ou presque, un second (Alex Jacob) dans la pénombre formule un texte abstrait sur un chien et une histoire de fuite en avant, puis une troisième (Angèle Baux Godard) qui tente d'exprimer la petite société parallèle mais si nécessaire qui se forme en soirée techno.

Et, petit à petit, la techno prend possession du lieu. Une quinzaine de figurants s'emparent avec les six acteurs du plateau pour recréer cette transe musicale qui unit cette salle de théâtre sur une même ligne de basses, sur un même battement de cœur.



© Serge Gutwirth

D'autres personnages vont se démarquer : celui semble pris par un syndrome de Peter Pan (Léonard Cornevin) qui ne parle que de chevreuils et de sa fascination pour les cervidés, personnage qui ne peut que provoquer une immense tendresse chez le spectateur tant sa sincérité est lisible, le personnage sur les nerfs à l'extrême (Adrien Letartre) qui se démarque par un jeu propre au spectre de la maladie mentale et qui glapit un texte obscène qui a provoqué l'hilarité chez certains - dont moi - et la consternation silencieuse chez d'autres ou encore le tendre géant (François Gillerot) qui rugit son immobilisme et ressasse un match de foot, probablement seul moment où il a senti qu'on était fier de lui.

Certains y verront peut-être des clichés d'une jeunesse oubliée ou une hypocrisie de la part du milieu privilégié du théâtre et son regard sur les *teufeurs* comme j'ai pu l'entendre commenter parmi les spectateurs à la sortie ; mais la manière dont c'est amené a la force de sublimer cette colère, de faire de ces "paumés" des anges déchus du désespoir qui trouvent de la poésie ailleurs, dans le sentiment de liberté d'une moto lancée à toute allure ou dans un rapport sexuel en pleine nature.



Je ne conseillerais pas ce spectacle à n'importe qui car je crois qu'il est préférable d'être soit touché par le propos de cette jeunesse éclatée, qu'on en fasse partie ou qu'on s'y intéresse, soit intrigué par cette forme que je n'ai, personnellement, vue nulle part ailleurs. On peut tirer quelques liens de sens à *FAUVE* pour leur déferlantes de mots qui expriment parfaitement une génération, la fin révolutionnaire du dernier *Joker* de Todd Phillips pour son ensemble et sa colère ou encore à *A.D.N.* de Dennis Kelly pour ce questionnement autour d'une jeunesse en quête de déshumanisation. Ce dernier point étant spécifié par le monologue de Lucile Charnier à la fin du spectacle qui exprime un tel besoin d'exister qu'elle préférerait peut-être mourir si cela permettait qu'on la voit vraiment... au moins une fois.

Tous les acteurs – merveilleusement soutenus par le chœur des figurants – sont à fleur de peau, à fleur d'âme, bouillonnent et exultent, blasphèment et vocifèrent, hurlent et crachent... Et atteignent chacun à leur tour un état de grâce. Rien n'est faux, rien n'est de trop ou de trop peu. Le seul reproche que je peux avoir, et je crois que c'est un compliment déguisé, c'est que cela m'a tellement émotionnellement bouleversée que je fatiguais sur les vingt dernières minutes, mais simplement parce que j'étais lessivée de la jouissance cathartique qui m'avait été offerte.

"Carnage". Un beau tableau d'une jeunesse larguée.

22 février 2020 – Christian Jade



"Carnage" d'Hélène Beutin et Clément Goethals - © Serge Gutwirth.

"Carnage" de Clément Goethals et Hélène Beutin confirme une tendance fréquente cette saison : de belles scénos, de belles lumières mais un texte inégal, souvent issu d'un travail collectif. Pourtant le sujet, le portrait d'un groupe de jeunes enragés, est un beau terrain de jeu.

Tout est parti d'un fait divers, un jeune paumé de 19 ans trouvé mort de faim dans un parc avec son chien attaché à la cheville. La solitude et le désespoir absolus. Et d'un documentaire sur un autre jeune en difficulté, incapable de satisfaire aux attentes de ses profs, de sa mère et de sa copine. Et qui, quand la colère l'envahit face à son impuissance à vivre, fuit en forêt avec sa voiture. *"J'fais carnage avec la voiture, j'fais carnage avec ma vie"*, dit-il, esquissant avec sa voiture une sorte de ballet qui inspire Clément, Hélène et leur collectif, [la FACT](#). Solitude, colère, rage, désespoir, le mélange est, en principe, un cocktail détonnant, étendu à un groupe de 6 personnages, en transe affective, baignant dans l'alcool et les drogues. Mais comment échapper aux lieux communs et comment organiser cette meute d'enragés, cet essaim tourmenté de guêpes blessées et blessantes ?

Dans l'espace du Varia, le point fort c'est d'avoir trouvé un beau cadre à cette solitude agressive et multiple, un barrage stylisé, comme une réserve de rage infinie. Éclate alors une douleur individuelle qui se communique à un groupe de plus en plus étendu. Puis la nuit accueille une "rave party" stylisée avec son cocktail de drogues et d'alcools et le corps en mouvement d'une multitude bien orchestrée un beau mouvement, un beau moment. La scéno de Marie Menzaghi,

le climat clair-obscur (lumières de Clément Longueville), l'illustration musicale (Harry Charlier) tout ça marche comme sur des roulettes.

Mais le texte des deux metteurs en scène, pourtant réalisé en connivence avec les acteurs/trices, peine à accrocher, comme si les notes de la partition s'évaporaient faute de bien relier les instruments, les acteurs. Les liens personnels entre personnages, leurs conflits agressifs, leurs frustrations amoureuses n'apparaissent qu'au final, enfin, un peu tard. Et là surgissent deux acteurs extérieurs au groupe FACT, dont la qualité nous touche : le désespoir intime d'Alex Jacob, plus musicien qu'acteur de formation, fait mouche. Et la rage de Lucile Charnier qui bat son compagnon passif, écroulé donne enfin un début de réalité à ce "carnage". Soudain la fresque visuelle devient du théâtre actif, avec une présence dramatique effective et pas seulement stylisée.

On sort de là un peu frustré par tant de qualités potentielles qui peinent à trouver leur synthèse, faute d'un fil conducteur dramatique qui rende les personnages intéressants dès l'accroche.

"Carnage" d'Hélène Beutin et Clément Goethals Au

[Varia](#) jusqu'au 22 février.

Au [Festival Kicks!](#) (L'Ancre, à Charleroi) les 3 et 4 mars

Au [Festival de Théâtre "Factory"](#) à Liège, les 6 et 7 mars



Carnage, la rage d'une jeunesse désœuvrée au Varia

17 février 2020 – Loïc Smars



De Aurélien Labruyère, Hélène Beutin, Clément Goethals. **Avec** Angèle Baux Godard, Lucile Charnier, Léonard Cornevin, François Gillerot, Alex Jacob, Adrien Letartre **et** Brieuc Dumont, Esther Waters, Marina Misovic, Florence Marchand, Aurèle-Hadrien Gérard, Sarah Koscinski, Olivia Murrieri, Romane Savoie, Léa Siniscalco, Annelies Keyers, Alison Rabillon, Alexandre Vanschrieck, Yasmine Tayach, Nell Geeraerd. Du **11 au 22 février 2020** au [Varia](#). *Crédit photo : Serge Gutwirth*



Après *Et la tendresse* qui abordait la perte et avant *Billie & Gavriil* qui traitera de l'amour, *Carnage* est le deuxième volet d'une trilogie sur la jeunesse proposée par la compagnie FACT (initié par Aurélien Lebruyère, François Gillerot, Clément Goethals et Jean-Baptiste Delcourt), qui explore la rage. Pour ce projet, Hélène Beutin, qui bosse depuis le début pour la compagnie, travaille pour la première fois en duo à la mise en scène avec Clément Goethals. *Carnage* est né d'un fait divers qui a vu un jeune reclus de la société, mourir dans sa tente et d'un documentaire racontant l'histoire de Jean-Benoît, un jeune de 17 ans qui vit de foyer en foyer et qui a pour passion les moteurs. Pour apaiser sa colère, il prend sa voiture et tourne en rond dans la forêt. Ce personnage central du documentaire s'explique en prenant cette image : « Avec ma voiture j'étais en forêt puis j'ai fait des tours. Ça s'appelle carnage. C'est pareil. J'ai fait carnage avec la voiture, j'ai fait carnage avec ma vie ».

A partir de là, le projet raconte la vie de six jeunes aux personnalités multiples qui errent aux abords d'une zone périurbaine, ressemblant à des chiens errants, abandonnés et frustrés, dans la nuit et le froid, submergés de désillusions, de rêves, de désirs mais surtout de rage. Durant une heure et demi, on va suivre leur errance au milieu d'une rave party qui semble ne jamais devoir s'arrêter.

Le spectateur est directement plongé dans cette ambiance malsaine, au pied d'un barrage, aux bords de grilles d'aération et au bruit sourd permanent. Les différents personnages nous livrent leurs pensées en allumant clope sur clope, perdus au milieu des autres jeunes désœuvrés, emmitouflés dans des vêtements cachant leurs visages au monde. Au fur et à mesure, on devine petit à petit les personnages qui commencent à manifester leur individualité. D'une ambiance de rave party des années 90 et d'un climat très sombre, on arrive petit à petit à un éclairage brut et la parole est donnée froidement aux six protagonistes.

Si on ne reste pas indifférents à l'ambiance que la compagnie a réussi à mettre en place, on est un peu décontenancé par cette rave party assourdissante, nous plongeant 20 ans en arrière. Mais c'est quand la parole est donnée aux individualités que tout prend son sens et que l'on est happé par la sensibilité du texte. Du point de vue de l'interprétation, les comédiens et les nombreux figurants exécutent un ballet fantomatique collant parfaitement avec l'ambiance voulue mais on retiendra surtout la présence sur scène et la puissance de François Gillerot (et son interprétation de You'll never walk alone, le chant iconique des supporters de Liverpool) et l'ombre dérangement d'Alex Jacob, chanteur du groupe Skeleton Band.

Si on a parfois l'impression d'assister à un retour dans les années 90 et qu'il faut un peu de temps pour comprendre le but du spectacle, on ne peut pas nier que personne ne reste indifférent à cette ambiance si particulière qu'ils arrivent à mettre sur scène. Du côté de l'interprétation, on peut être perplexe face aux chorégraphies animales et frénétiques mais on s'incline devant la puissance de certains comédiens et un texte souvent percutant.

Carnage | Théâtre Varia

Samedi 15 février 2020, par Aurélia Noca

Une jeunesse désillusionnée, frustrée, oubliée et au bord de l'implosion et de la révolte, c'est le nouvel opus de Clément Goethals et Hélène Beutin. Un portrait sauvage et poignant de la jeunesse actuelle.

Clément Goethals et Angèle Baux Godard parlent de leur expérience sur ce projet.

© Serge Gutwirth

Entretien avec Hélène Beutin et Clément Goethals

***Carnage* est le troisième spectacle que vous créez ensemble ?**

Clément Goethals : Ça fait 7-8 ans qu'on travaille ensemble mais officiellement, *Carnage* est notre premier spectacle en tant que duo de metteur·e·s en scène. Sur notre dernière collaboration, *Et la Tendresse ?*, Hélène était scénographe/dramaturge et moi, metteur en scène.

Hélène Beutin : Au sein de la compagnie FACT, ma place a progressivement bougé. Je suis passée de « regard extérieur » à dramaturge, scénographe, puis j'ai eu envie de me coller à la mise en scène avec Clément.

Dans *Et la Tendresse ?*, vous abordiez les thèmes de la jeunesse, du groupe et de l'individu. Est-ce que *Carnage* s'inscrit dans cette lignée ?

H.B : Ce qui lie ces deux spectacles, ce sont les notions de perte et de frustration, de difficulté à se définir dans un monde qui paraît hostile, sans avenir. Dans *Et la tendresse*, on traitait la question de manière réflexive, introspective. Pour *Carnage* on a choisi l'axe de la rage, de la colère et des différentes sortes de violences qui peuvent s'exprimer.

Pouvez-vous retracer la genèse du projet ?

H.B : Tout commence en 2016, autour d'un fait divers : la mort de Jordi Brouillard. C'est un jeune gars de 19 ans qui sortait d'un foyer car il avait atteint la majorité et ne pouvait plus être accueilli par les structures étatiques qui s'occupent des jeunes en difficulté. Il s'est retrouvé complètement démuné et, quelques mois plus tard, il a été retrouvé dans un parc public à Gand, mort de faim et de soif dans sa tente, avec son chien accroché à la cheville. Cette situation nous a semblé absurde et injuste. En creusant un peu, on s'est rendu compte de la récurrence de ce genre de faits divers.

Nos recherches ont commencé à partir de ce moment-là. L'idée du « carnage » nous est venue en visionnant un très beau documentaire, *17 ans* de Didier Nion. Ce film retrace le portrait de Jean-Benoît, un jeune garçon de 17 ans. Il a grandi de foyer en foyer et a une passion pour les moteurs. On voit les difficultés qu'il rencontre pour trouver son chemin, pour satisfaire à la fois les attentes de l'école, sa relation avec sa mère, avec sa copine... Et quand la colère le submerge, il prend sa voiture, se rend dans une forêt et tourne en rond avec sa voiture. Il dit : « je fais carnage avec ma vie, je vais en forêt, je fais carnage avec ma voiture » ; l'image est très belle, elle fait penser à une sorte de ballet. Il place sa colère dans un exutoire, dans un geste absurde mais aussi très beau. Ce moment nous a fourni un matériau intéressant.

Comment racontez-vous cette jeunesse et cette rage ?

C.G : D'abord, on s'est nourri d'éléments personnels. Hélène et moi venons du Nord de la France. J'ai grandi à Roubaix, une des villes les plus pauvres de France, avec une population très jeune. C'est une ville multiculturelle où naissent énormément d'initiatives intéressantes, des lieux alternatifs, des démarches associatives, qui sont très peu connues du grand public parce que les médias ne s'y intéressent pas. Mais dès qu'il y a des émeutes, ou que des voitures brûlent,

les médias français se souviennent que Roubaix existe et ils mettent en lumière un seul prisme, celui d'une jeunesse enragée, incontrôlable, effrayante.

Cette image d'une ville dangereuse n'est pas du tout en adéquation avec mon vécu. Roubaix est une ville vivante, effectivement pleine de rage et de misère mais elle est aussi un foyer de créativité. Pour moi, les médias qui ne montrent que l'aspect noir des choses commettent une erreur.

Très vite, ce contraste entre deux aspects, a été un endroit de travail intéressant pour nous. Toute rage naît de la frustration d'un désir et elle peut avoir deux penchants : « la rage de vivre » ou la rage violente de détruire. La membrane est fine entre le besoin de détruire et le désir de créer. Pour créer *Carnage*, on s'est demandé comment considérer autrement ces jeunes pleins de rage, qui font peur.

À partir de là, on a fait beaucoup de recherches, on a essayé de comprendre comment la rage, qui découle d'un milieu d'origine, d'un événement vécu ou d'un avenir incertain ..., peut se répercuter sur son semblable quand on ne sait pas en toucher directement la cause. On a construit six personnages avec différents axes de recherches. Chacun a sa propre biographie et son roman intérieur. Le public ne le voit pas mais nous, nous savons d'où ils viennent, ce qu'ils vivent, le nombre de frères et sœurs qu'ils ont, etc. Dans le spectacle, on les cueille tous à un moment précis de leur existence et on voit comment ils se rassemblent autour d'un même sentiment : cette rage, cette boule nucléaire prête à exploser.

H.B : On travaille aussi sur les notions d'« oublieur » et d'oublié. Nos personnages vivent des réalités différentes, pourtant chacun a cette sensation profonde d'être oublié par le reste du monde, tout en oubliant les autres. Notre but est d'amener les spectateurs à considérer cette situation.

Comment abordez-vous scéniquement la question de la rage ?

H.B : Nos 6 personnages forment ce qu'on a choisi d'appeler « la meute », un groupe qui se fédère autour d'une sensation commune. Cette « meute » se retrouve au pied d'un barrage, dans un lieu d'exutoire, un lieu de fête mais pas uniquement. Le lieu de fête a été choisi comme point de départ parce que c'est un élément qui revenait beaucoup dans nos recherches. Il offre un endroit de « carnage », de fracas et de cris au monde. Il rassemble la jeunesse et, en termes de codes scéniques, il est facile à représenter et à percevoir. On peut admettre que des moments absurdes s'y produisent, que des gens qui n'étaient pas amenés à se rencontrer s'y rencontrent. Il ne s'agit pas de montrer une boîte de nuit au plateau, c'est le lieu-prétexte, un socle qu'on décale.

On suit la trajectoire de nos personnages, le temps d'une longue nuit, même si la temporalité est un peu éclatée. Chacun a son flux de pensées intérieures, accompagné d'un trajet émotionnel lié à la rage, qui l'a mené jusque-là, et l'en fera partir ou non. Plusieurs événements de l'ordre de la rencontre, de l'émotionnel, du personnel, du corps, de la violence vont se dérouler au cours de cette trajectoire.

Ce qui se passe sur scène entre le début et la fin du spectacle ne change pas beaucoup. C'est notre regard de spectateur qui se modifie. Dans un premier temps, le public se trouve face à une meute d'anonymes, qui grogne, qui fait peur. Il ne distingue ni ses besoins ni ses revendications, comme en voyant les images de Roubaix dans le journal télévisé. La meute garde la même violence tout au long du spectacle mais nous modifions le prisme du spectateur.

C.G : Dans la deuxième partie, la meute d'anonymes devient une meute d'individus reconnaissables. On axe le regard sur une jeunesse pleine de fougue, remplie de désir de vivre et d'exploser. On commence à s'accrocher à des existences, à des personnages. Dans cette partie, il reste un espace d'improvisation qui permet que les choses ne figent pas, et qu'il y ait en permanence une certaine instabilité. Puis on bascule vers la troisième partie du spectacle où le lieu se vide et on rencontre plus personnellement certains des personnages. En l'absence du décorum qui les englobait jusqu'ici, on prend le temps de les écouter, de les découvrir autrement. On comprend leur failles, l'endroit des désirs frustrés.

H.B : Même s'ils n'ont pas changé depuis le début du spectacle, leur singularité est mise en lumière.

Qu'en est-il de la scénographie ?

C.G : Marie Menzaghi, a créé une scénographie qui représente le pied d'un barrage. Au sol, il y a de grandes plaques d'évacuation dans lesquelles on entend battre une énorme turbine. Cette turbine évoque l'idée d'une chape de plomb – qui peut représenter la société ou autre élément contraignant – qui bat comme une sorte de larsen permanent, une

sorte du poids du monde, qui est de l'ordre du futur incertain et qui rend l'existence difficile. La charge d'eau est bloquée derrière le barrage et menace de le faire craquer à tout moment.

La forme très épurée de ce barrage permet, en deuxième partie, d'en faire un lieu de fête. L'endroit prend d'autres dimensions. Certains personnages en parlent comme s'il s'agissait du ventre d'une baleine, d'autres évoquent une sorte d'arène, de stade de foot. Et dans la dernière partie, le lieu se transforme en une sorte de cathédrale de béton qui donne une dimension presque céleste aux personnages. L'approche devient plus tendre, plus brûlante aussi.

On passe de quelque chose de très concret quelque chose de très poétique. Beaucoup d'autres éléments travaillent dans ce sens-là. Les costumes de Marine Vanhaesendonck par exemple sont d'abord des habits contemporains avec des matières réfléchissantes, puis se déconstruisent quand les personnages se déshabillent. L'effet un peu effrayant d'une première armure laisse tout à coup découvrir ce qu'il y a derrière.

On travaille souvent sur ce frottement là avec Hélène : un réalisme, presque documentaire, qui vient assez vite se frotter à la fiction, au poétique et même au mythique.

Vous avez travaillé sur les corps, les attitudes gestuelles avec les acteurs ?

H.B : Disons qu'il y a une grande importance donnée au corps. On n'est pas dans un théâtre conventionnel. L'idée est de montrer comment les acteurs sont traversés par un « état ». Ils sont dans un endroit de fébrilité permanent et de présence très nette, prêts à exploser d'une seconde à l'autre. Cet état de tension est vraiment au cœur de notre sujet et est très présent dans la première partie. Dans la deuxième partie, un aspect plus chorégraphique entre en jeu, pour les mouvements collectifs de groupe, les rencontres. Nous ne sommes pas chorégraphes et les acteurs ne sont pas des danseurs, mais la danse et le son sont des éléments importants dans cette partie centrée sur la fête. En troisième partie, la tension est toujours palpable mais les acteurs sont plus posés, moins inquiétants ; l'énergie se situe ailleurs et le texte prend plus d'importance. Les gens se parlent et s'écoutent, ce qui n'était pas le cas avant, où les mots étaient noyés au milieu d'une multitude d'informations et auxquels le public n'avait pas accès.

C.G : L'idée étant celle d'une meute, on a beaucoup travaillé sur la figure du chien : le chien solitaire, le loup, le chien en meute, deux meutes face à face... le mouvement de la mâchoire, des yeux. C'est ce qui donne aux personnages leur côté inquiétant.

Notre but est de parler au ventre du spectateur plus qu'à son intellect. En ce sens, dans notre recherche « d'état » qui pourrait être de l'ordre de la trans ou de l'hypnose, on a invité différents intervenants pour donner des outils aux acteurs, autour de la « surconscience du corps », avec Rehin Hollant, une danseuse du spectacle *Crowd* de Gisèle Vienne, sur la méditation dynamique avec Thierry Duirat et sur la transe lumineuse avec Nicolas Bruno.

Et les codes de jeu ?

H.B : Les codes de jeu ne changent pas. C'est l'ambiance générale qui se modifie peu à peu et qui rend les personnages plus visibles et plus audibles.

C.G : À travers les trois parties, on assiste à une sorte zoom, qui part du point de vue « médiatique », puis passe au point de vue « direct » face à une meute, et finit sur l'individu.

En amont de la création, vous avez mené des ateliers d'impro, des labos, des recherches avec toute l'équipe et plus encore...

H.B : Toute l'équipe, incluant la scénographie, le son, la lumière, les costumes, a participé à des impros, pour que tout le monde ait l'occasion d'expérimenter cette recherche. La présence des techniciens pendant toute la durée de la création est importante car l'univers du spectacle s'appuie vraiment sur la technique.

On a fait 13 semaines de résidences, dans différents lieux en France et en Belgique, en commençant par des impros en plein air. Ça nous a permis d'expérimenter des choses de l'ordre de l'errance, des grands espaces... Les acteurs ont commencé à se trouver un corps, une façon de parler, une identité scénique. L'équipe a pris le temps de développer un langage commun.

C.G : Notre collaboration, avec Hélène, s'articule autour de la confrontation de nos idées, ce qui se répercute sur toute l'équipe. Les mécanismes de création sont très participatifs dans le sens où dès qu'on vient avec une idée, une thématique générale, elle est débattue et nourrie par l'expertise de chacun. On tient à une circulation permanente entre tous les postes. C'est-à-dire qu'un acteur peut aller chercher le créateur son pour lui proposer une idée, ou le créateur son peut interpeller la costumière... Idem pour les personnes extérieures à qui on a fait appel pour différents aspects de la création.

Pour l'écriture et la dramaturgie, Daphné Liégeois nous a accompagnés au début de nos recherches. Elle se fixait sur un point précis et faisait une sorte de petite conférence devant toute l'équipe pour enrichir notre univers. Aurélien Labruyère, qui fait aussi partie de La FACT, a également participé à l'écriture du spectacle. Son style d'écriture rencontre assez bien notre univers, il connaît les acteurs et surtout, il n'assiste pas aux répétitions. Du coup, on avait quelqu'un d'extérieur à qui passer des commandes en rapport avec une scène ou un sujet qui concerne plusieurs personnages. L'écriture est passée par mille pattes, car les comédiens aussi y mettent leur touche. Tout ce procédé crée des personnages aux identités très fortes. Ils s'expriment différemment, ce qui donne des dialogues et des situations très organiques.

Quelle place occupe l'univers sonore ?

H.B : La musique est une actrice à part entière. Harry Charlier fait exister sonorement le barrage, la turbine et « la chape de plomb » dont on parlait plus tôt. Il travaille sur des drones, des sons en nappe qui se modifient très légèrement. Ce sont des appuis utiles aux acteurs et aux spectateurs pour se mettre dans un état très particulier, créer une forme de conscience et de concentration proche de l'hypnose, et ressentir une vibration de corps vraiment forte. Cette ambiance générale se déploie avec beaucoup de subtilité tout au long du spectacle.

Parallèlement, Harry déploie des puits sonores propres à chacun des personnages. Le dialogue entre le plateau et la régie est très important. Le son guide l'acteur et accompagne certaines de ses improvisations avec un paysage sonore.

C.G : Le son principal de la première partie est celui de la turbine. Il se transforme en basses et en rythmes dans la seconde partie, puis dans la cathédrale de la troisième partie, des micros mettent en résonance le plateau entier. On entend tous les gestes, les déplacements.

Et le travail des lumières ?

C.G : La lumière de Clément Longueville me fait penser à une réplique de *Nino dans la nuit* : « on est plus vivant sous les néons de la nuit que sous le soleil de midi ». Elle joue sur des néons colorés et sur un temps qui se dilate. Elle est très artificielle et ne vient pas cibler des endroits précis dans l'espace – le focus est créé par l'acteur. La lumière amène surtout des ambiances globales, ce qui appuie aussi l'aspect mythique et parfois volontairement moche des scènes. Le son et la lumière agissent de concert, en se complétant ou en s'opposant.

Elle évoque aussi un côté apocalyptique, un peu comme dans le film *Melancholia* de Lars von Trier : une lumière tellement éblouissante qu'elle pousse à détourner le regard mais attire en même temps, comme le vide. Clément Longueville fait aussi apparaître une ligne d'horizon derrière le barrage pour évoquer un ailleurs, un appel, un endroit de désir.

Plus en détail, en lien avec notre dramaturgie, on travaille sur des ombres dans la première partie, celle de la meute anonyme. Les personnages portent une capuche ou une casquette, les lumières sont « en contre » ; on ne voit pas leur gueule. Puis dans l'ambiance plus festive de la deuxième partie, la lumière devient plus stroboscopique, très colorée. Et pour la troisième partie, il reste un côté amer, on ne sait pas trop si le soleil finira par se lever.

Comment s'est formée la distribution ?

C.G : On aime bien travailler longtemps avec nos acteurs et avec les créateurs techniques. L'aspect « recherche » nous intéresse beaucoup et le spectacle n'est pas une fin en soi mais une étape vers une autre création. Le fait de continuer la recherche avec les mêmes personnes nous permet de les emmener à droite puis à gauche et d'être amenés à droite et à gauche, pour laisser émerger un langage commun qui permet d'aller toujours plus loin.

On a déjà travaillé avec certains acteurs sur le long terme mais on tient aussi à ajouter de nouvelles personnes, qui nous touchent ou nous ont touchés, soit sur scène soit dans la vie. Elles viennent donner de nouvelles couleurs, de nouveaux univers au groupe.

Dans mes précédentes créations, je pouvais avoir tendance à d'abord choisir les personnes avec qui j'avais envie de travailler et ensuite leur coller des personnages. Cette fois-ci, Hélène a tenu à ce qu'on compose d'abord des personnages pour ensuite les distribuer. Il y a quand même eu des évidences, comme François Gillerot et Lucile Charnier qui forment souvent un duo dans les spectacles où ils jouent. Cette rencontre d'acteurs marche très bien, leur relation nous intéresse. D'ailleurs ils tiendront seuls l'affiche de notre spectacle suivant...

Dans les « nouveaux arrivants », il y a Léonard Cornevin, qui a quelque chose de très beckettien dans son jeu. Une sorte de maîtrise de l'absurde. Il arrive à amener de la légèreté dans la gravité et du drôle dans le tragique. Il est également metteur en scène pour la compagnie Ersatz. L'autre personne est Alex Jacob, qu'on a découvert sur scène en tant que chanteur dans le groupe Skeleton Band. Il maîtrise aussi bien les tons très graves à la Tom Waits que les aigus. Il est capable d'atteindre des endroits incroyables en chant et a une présence scénique fabuleuse et très intrigante. Dans le spectacle il est acteur avant tout, même s'il se sert énormément de la voix en tant qu'outil, du chant aussi, de la musicalité. Ça donne une sensibilité d'écoute très forte. On lutte avec *Carnage* pour ne pas être dans la représentation mais plutôt dans le vécu, et Alex y apporte beaucoup.

Il y a encore Angèle Baux-Godard, avec qui j'ai déjà travaillé, notamment sur *L'Empreinte du vertige*. Son travail autour de la transe nous intéresse. Et Adrien Letarte. Avec lui on a travaillé à l'opposé des rôles très maîtrisés qu'il a l'habitude de jouer. On est face à un personnage beaucoup plus abimé.

Ils ne seront pas les seuls sur scène, vous avez aussi fait appel à des figurants...

C.G : Oui. Pendant nos premières résidences, on s'est demandé ce que deviendrait la meute anonyme si elle faisait partie d'un groupe encore plus grand. Il se trouve que le moment du zoom sur une personne qui était complètement oubliée au sein de la meute en devient encore plus fort. Et l'endroit d'une masse qui a envie de crier nous intéressait.

Au départ on voulait intégrer 30 figurants au spectacle, mais ce n'était pas réalisable. Finalement, on a choisi de faire arriver, à un moment dans le spectacle une meute de 10 personnes qui suffisent à raconter notre propos. On a recruté des étudiants en art dramatique du Cours Florent.

L'univers de *Carnage* ne sera pas cantonné à la salle de spectacle. Qu'est ce que vous réservez aux spectateurs ?

H.B : On avait vraiment envie de penser l'expérience de manière globale, de placer le public dans un univers particulier dès qu'il passe la porte du théâtre. Il y aura une continuité entre le hall, le bar et la salle, avant et après le spectacle. On aime bien s'emparer du lieu qu'on occupe.

C.G : Au-delà de venir voir un spectacle, on invite les spectateurs à venir vivre un moment. Nous pensons que les différents éléments mis en place autour d'une thématique peuvent offrir une expérience plus vaste pour rebondir dans sa propre vie.

H.B : On a invité des musiciens à venir faire du son avant et après le spectacle. En plus d'enrichir l'expérience de *Carnage*, ça leur donne la possibilité de faire découvrir leur travail à d'autres publics. Il y aura également une exposition qui met en dialogue le travail de deux artistes. Nina Lombardo, qui est photographe, et Camille Dufour, qui est plasticienne. Elles travaillent toutes les deux autour des mouvements sociaux et des révoltes. Nina a beaucoup photographié Notre Dame des Landes, les gilets jaunes, et des mobilisations anti-nucléaires, des moments de violences policières, etc. Ça rejoint évidemment notre travail parce ces mouvements sont un aspect de la rage, peut-être plus conscient et plus organisé que celle qu'on montre à travers nos personnages. Quant à Camille, elle grave de grandes plaques en métal. Ses compositions font penser à Jérôme Bosch, elles fourmillent et offrent plusieurs lectures. En les regardant de loin on décèle quelque chose d'apocalyptique, on saisit à peine quelques images ou quelques figures. Et quand on s'approche, le détail est exceptionnel. Elle travaille sur la déchéance du monde contemporain, l'effondrement énergétique, sociétal, culturel... Sur la série qui sera présentée pendant *Carnage*, elle grave une plaque et l'imprime sur de longues feuilles. Elle enduit sa plaque d'encre une seule fois, puis elle y presse ses papiers successivement, sans renouveler l'encre. Donc, l'image s'estompe d'impression en impression pour finir sur une feuille quasiment blanche,

alors que la première est très noire, très dure, très contrastée. Et la manière dont elle le fait ressemble à une sorte de carnage, elle s'épuise à frotter les feuilles avec tout petit outil pour imprimer, c'est une performance.

Peut-on parler d'une trilogie, avec *Et la tendresse*, *Carnage* et votre prochain spectacle ?

C.G : Pour moi, on peut parler d'une trilogie, même si, ce n'était pas l'idée de départ. Le prochain spectacle, *Billie et Gavriil*, avec Lucile Charnier et François Gillerot, s'appuie aussi sur le thème de la jeunesse comme *Et la tendresse* et *Carnage*. Mais le prisme est encore différent : le premier était sur la perte, le deuxième sur la rage et le troisième sera sur l'amour. Je pense que ce serait même assez juste de les présenter ensemble un jour.

Alors oui, *Carnage* est le deuxième volet d'un triptyque autour de la jeunesse !